

Croque-mort, je crois que c'est le plus beau métier du monde

MÉMOIRE

Demain, c'est la fête de tous les saints. Et lundi, le jour où l'on se souvient des défunts. Pierre de Mestral, croque-mort fier de son métier – par ailleurs petit-fils de l'inventeur du velcro –, nous a emmenés sur certaines des tombes qui l'émeuvent.

PHILIPPE DUBATH TEXTE
GÉRALD BOSSHARD PHOTOS

« Ici, c'est la tombe de mon grand-père George de Mestral. Sans «s» à George, à l'anglaise. Vous en avez forcément entendu parler, c'est l'inventeur du velcro. Il mériterait davantage que cette petite tombe, cet inventeur génial; pourquoi pas un timbre, un jour? Vous voyez ce gros caillou sur lequel est inscrit son nom, c'est une pierre du Jura, amenée là par son fils Charles. Pour rappeler les parties de chasse, les journées passées à vivre dans la nature, qu'il adorait. »

Nous sommes à Commugny, soleil et lumières d'automne, propices à la réflexion, au souvenir, peut-être à la mélancolie. Pierre de Mestral, croque-mort et administrateur chez Cassar SA, pourrait, en parcourant les allées qu'il connaît par cœur ou presque, chanter la ballade de Brassens:

*«J'ai des tombeaux en abondance/
Des sépultures à discrétion/
Dans tout cimetière
d'quelque importance/
J'ai ma petite concession.»*

Car l'homme vêtu de sombre, cravate grise sur chemise blanche, nous emmène à la rencontre de certaines des tombes qui le touchent; il nous parle des défunts qui ont inscrit dans sa mémoire de croque-mort une petite lueur qui lui rappelle chaque jour les douleurs, les exigences et la beauté de son métier. Il s'arrête un instant, arrange la croix fanée qui dit que Helen, l'épouse de Monsieur Velcro, s'est éteinte il y a deux semaines, que ses cendres seront bientôt déposées auprès de son époux. A quelques mètres de là, la sépulture d'un bébé de 1 an. «Le premier enfant, pour le jeune croque-mort que j'étais. C'est indescriptible. On ne devrait jamais mourir avant 85 ans, jamais. Et les enfants ne devraient jamais s'en aller avant les parents, jamais.»

Le tunnel, la lumière

Nous partons pour Morges. Dans la voiture, le téléphone sonne souvent. On s'arrête. «Bonjour, Madame, volontiers, Madame, je vous en prie Madame, mes respects, Madame, vous pouvez compter sur nous.» En quelques mots, une intonation de voix qui n'en rajoute pas, mais qui dit que tout va bien se passer, Pierre de Mestral rassure déjà. «Le bon croque-mort doit être efficace, écouter et entendre la famille, rendre possible ce qu'elle demande en des instants difficiles. Les gens, quand ils nous appellent, sont comme au milieu d'un tunnel, c'est à nous de leur montrer la petite lumière, là-bas...»

A Morges, Pierre le croque-mort redevient un peu le petit Pierre, enfant de Saint-Saphorin-sur-Morges, le temps de s'arrêter



«Le premier enfant, c'est indescriptible. On ne devrait jamais mourir avant 85 ans, jamais. Et les enfants ne devraient jamais s'en aller avant les parents, jamais»

PIERRE DE MESTRAL



auprès de Mady, la grand-mère maternelle. «Une belle femme, une femme à hommes. Mariée trois fois – la première fois à 16 ans! –, elle voulait des gars beaux et riches, mais elle n'a eu que des beaux! Un esprit libre, j'ai passé avec elle des heures merveilleuses.» Au revoir Mady, nous filons vers Bremblens-sur-Morges où nous accueillent des arbres d'une noblesse automnale époustouflante. «Ici repose Philippe, mon parrain, qui fut juge cantonal, mais surtout un homme bien, un adulte auquel je pouvais me confier à l'adolescence. Il s'est passé, le jour de ses obsèques, quelque chose d'extraordinaire. Entre l'église et le cimetière, il y a quelques centaines de mètres. Trois musiciens, en marchant, interprétaient du jazz New Orleans. Nous longions des prés et nous avons vu arriver tout près de

nous, attiré par la musique, un troupeau de vaches qui ont formé une incroyable haie d'honneur. Mon parrain aurait aimé ça!» Non loin de la tombe du parrain, il y a celle, étrange, fascinante, d'une grande élégance moderne, qui protège Olivier. «Il avait 33 ans, j'en avais 29, je n'étais croque-mort que depuis un an, je ne savais pas si je faisais bien mon travail, je n'étais sûr de rien, je manquais de confiance. Mais quelques mois plus tard, son papa m'a appelé pour me confier les obsèques d'une autre personne de sa famille, loin d'ici. Cette reconnaissance fut pour moi très importante.» A propos, pendant qu'on roule vers Lonay, le croque-mort pourrait-il nous dire s'il aime cette appellation? «Croque-mort, j'aime bien, oui, j'aime bien ce mot. On lui attribue deux origi-

nes. Soit il vient de la fonction de l'homme qui, dit-on, devait mordre l'orteil des prétendus défunts pour voir s'ils étaient bien morts. Ou alors il vient du temps des épidémies de peste, quand les employés devaient utiliser un crochet pour tirer les corps sans les toucher. Il a du sens, de l'histoire. Je crois que c'est le plus beau métier du monde.»

Les cimetières, pour les vivants

A Lonay, sous un tilleul invraisemblable qui devrait un jour raconter tous les enterrements qu'il a vus, ressurgit pour Pierre de Mestral le geste d'une belle-fille envers Albert, un beau-père chasseur: «Cette dame chassait aussi. La veille, elle avait tiré une bécasse, alors elle avait déposé l'oiseau sur la gerbe, le temps de la cérémonie.»

Et la mort, celui qui la croque chaque jour en a-t-il peur? «Non. Je crains la souffrance, pas la mort. Mais je crois qu'on ne meurt pas vraiment tant qu'on est vivant dans le cœur de quelqu'un. C'est aussi le sens des cimetières: ils sont là pour les vivants, pas pour les morts.» Au Mont-sur-Lausanne repose Adrien, 17 ans. «Je n'en suis pas remis, j'ai vécu des moments de souffrance immense, parce que je me suis identifié à ce jeune homme. Le roi des bons gars, vous auriez vu les témoignages, les mots d'amitié... Il est mort comme j'aurais pu mourir à son âge, passer d'une voiture qui allait à une fête. Pourquoi lui, pourquoi?» La maman d'Adrien a envoyé à Pierre de Mestral, après les obsèques, ce tout petit mot qu'il considère comme infiniment grand: «Nous n'y serions

pas arrivés sans vous.» Il dit: «Ces mots-là me suffisent pour continuer mon métier avec la même exigence, le même respect.» A Poliez-le-Grand repose Chantal, l'épouse d'une connaissance de Pierre. Malade, elle avait choisi Exit. «En m'appelant, son mari m'a fait un immense cadeau de confiance, d'amitié.» Dans la campagne, au bord d'une forêt, bruyères et croix de bois, ici git une autre dame dont aucun des nombreux enfants n'a voulu prendre en charge les obsèques. Ni y assister. Le croque-mort ne juge pas. «Il y a la misère sociale, mais aussi la misère affective.» Pierre a offert la croix, des roses, du temps pour que revienne la dignité. «Ce métier n'endurcit pas, non, il apprend énormément sur la vie des gens.» ■